

## *Lettre à mes concitoyens*

*Nous venons de loin . . . .*

Depuis la Révolution Industrielle du 19<sup>ème</sup> Siècle, la France a pris rang parmi les nations les plus riches au monde. Elle a, à l'époque, exploité ses mines de charbon, faisant vivre le Nord-Pas de Calais, la Lorraine et une partie du Massif Central. Elle a élargi sa filière textile créant des centaines de milliers d'emplois dans le Nord, en Berry, en Vendée. Elle a, en Lorraine, notamment, installé des hauts fourneaux façonnant des générations d'ouvriers sidérurgistes.

L'argent générant l'argent, l'Etat a alors créé des routes dans tous nos terroirs, même les plus reculés, y plantant par surcroît une Poste dans chaque village : c'était le temps des P&T portant lettres et télégrammes ; c'était le temps des Ponts et Chaussées huilant nos routes de goudron fumant. C'était le temps de la SNCF égrénant nos bourgades de rails et de gares, même dans nos hameaux, mettant le chef lieu du département à portée des plus modestes et promettant l'évasion pour les plus dégoûtés des jeunes ruraux.

C'est qu'effectivement la vie rurale avait prééminence. En 1914, 80% de la population française habitait en campagne. L'horizon de la vie était villageois voire cantonal. On vivait au rythme du soleil, du jour et des moissons. On se retrouvait dans des veillées, où l'on jouait à la belote, la coinchée ou la chouine. Le samedi soir, on allait au bal à Thoury, Dhuizon, Selles-Saint Denis, Soings en Sologne, Kuisseau sur Cosson, Noyers. On épousait, sauf imprévu, une fille du coin, créant des lignages fermiers.

La Sologne, après de longs ténèbres peuplés de la malaria des étangs, s'était ouverte dans les années 1860/80 quand des canaux irriguèrent les sols argileux ; de grandes demeures, appelées châteaux, s'édifièrent alors autour des chasses organisées et donnèrent naissance à une économie domestique très prolifique : jardiniers, régisseurs, gouvernantes, cuisinières, gardes-chasse préparaient tout au long de la semaine la propriété pour Monsieur et Madame de Paris. Ensemble, parisiens et solognots formèrent une société originale où la différence sociale cédait souvent le pas à la passion du terroir : au fond, le braco n'était-il pas seulement le miroir inversé du garde ? Chacun n'y trouvait-il pas son compte ? Les sous-bois fournissaient giroldes, coulemelles et cèpes aux grands-mères, femmes d'ouvriers et aux étudiants du cash en liquide, pour arrondir la fin du mois ou payer livres et fringues. Les lapins, lièvres et plus

rarement, sangliers et chevreuils alimentaient les garde-manger. Le terroir communal offrait un espace de liberté aux chasseurs du petit peuple. De leur côté, nos petits commerçants, s'ils étaient rusés ou travailleurs, gagnaient bien leur vie, constituant une classe peu à peu embourgeoisée, achetant à la mer ou à la montagne, qui un studio, qui un chalet, voire un appartement.

En Vallée de la Loire, de Saint Laurent jusqu'à Blois, les producteurs de tabac ou maraîchers maintenaient terres et haies en bon état. En Sologne viticole, fruits, légumes et sauvignon gouleyant assuraient la richesse de nos villages, de Courmemin à Saint Romain en passant par Soings en Sologne. En Vallée du Cher, la ronde des fromages de chèvre et nos vins goûteux assuraient une stabilité et une vitalité à des exploitations durement construites par des hommes libres et fiers.

La vie s'écoulait, souvent rudement, mais paisiblement. La famille était parfois un havre de paix, parfois un champ clos. Le respect des mots, des aînés, des parents, était naturel. L'on mourait chez soi, ou chez ses enfants. Le cercle de ses amitiés était solide. L'on entretenait les monuments aux morts pour chasser le spectre de la guerre. L'on admirait et vénérait son instituteur, parce qu'il apportait la science la connaissance, l'espoir du progrès. Bref, malgré

la modestie des moyens, l'on vivait, parfois sans s'en rendre compte, heureux !

*Kier...*

Vint après la Grande Guerre, le cyclone de la Seconde Guerre Mondiale. À l'été 40, des familles du Nord, de l'Est ou de Paris vinrent trouver refuge chez nous. Certains restèrent et s'implantèrent, dans l'agriculture ou le commerce. Des enfants juifs furent cachés chez des Résistants courageux comme avant guerre, de nombreux enfants de l'assistance avaient été placés dans les familles laborieuses et très souvent généreuses. En Sologne et en Vallée du Cher, des maquis tissés de l'intérieur ou inspirés de Londres donnèrent à la ligne de démarcation une densité de résistance qui obstrua l'effort de l'ennemi et permit en Septembre 44 de restaurer, au travers Kléber Loustau, notre bien le plus cher, la République.

En quelques années, bien des choses avaient changé : les plus braves de nos jeunes étaient morts en camp de concentration nazi, à Mauthausen notamment. Des fortunes soudaines et suspectes s'étaient constituées grâce au marché noir. Des destinées nouvelles s'étaient forgées au gré des exodes, des affectations et débandades militaires, des réseaux de clandestinité, des amours écloses. Des yeux se dessillaient, des horizons s'ouvraient.

Les Américains, nos alliés, nos amis, s'ils avaient laissé le camp logistique gigantesque créé et utilisé en 1917 /18 à Gièrres, avaient néanmoins apporté en 1944, radio, chewing gum, blue jeans, le jazz, le blues, Glenn Miller, la cigarette Marlboro, les grosses voitures Cadillac et Chrysler, les GMC, les jeeps et ... les westerns du Far West. Soose, on lisait des illustrés, Buck John, Hopalong Cassidy, Kit Carson... Puis, Mickey Mouse de Walt Disney.

Très vite le goût de la Liberté retrouvée après l'épopée gaulliste, se confondit avec l'apport du progrès matériel ; chaque jeune couple voulait une maison ou un appartement en ville, avec frigo, cuisinière et lave vaisselle. Au diable, la lampe à huile, le pot de chambre, le cataplasme et les ventouses, le poêle à charbon ou au mazout ! L'on voulait tout, tout de suite : la télé, la voiture, l'électricité, les W.C., le tourne disque. Vers 1955, la transformation s'accéléra brutalement : Elvis Presley révèle le rock'n'roll. En France, Johnny Hallyday reprit ses titres et inaugura une carrière très longue. Le téléphone se répandit chez presque tous, bientôt en automatique ! L'Etat construisit des HLM pour les foyers modestes et dans les villages, les jeunes crurent que l'idéal, c'était d'aller en ville profiter de ce nouveau confort matériel : plus besoin d'aller puiser l'eau, de se coucher peu après la tombée de la nuit, de rester à la

ferme. Mieux valait être ouvrier que cultivateur. Les savants appelèrent cela l'exode rural, sans que l'on sache si c'était bien ou mal. Mais, ce qui est vrai, c'est que nos villages se vidèrent de leur jeunesse : les ouvriers agricoles furent progressivement remplacés par des tracteurs, des faucheuses lieuses, des rotovators, des moissonneuses-batteuses. Le Crédit Agricole fournit les fonds et les agriculteurs devinrent pauvres financièrement, mais riches virtuellement.

1958 fut une année clé : De Gaulle revint au pouvoir pour théoriquement mettre fin à la rébellion du FLN. Il y mit fin, quatre ans plus tard... mais, non pas en restaurant l'Algérie française et en matant les insurgés, mais en offrant l'indépendance historique à l'Algérie algérienne. Beaucoup de nos jeunes de l'époque y firent une douloureuse mais riche expérience personnelle. En vérité, la France achevait le cycle de la décolonisation du Maghreb, après les indépendances du Maroc et de la Tunisie enclenchées par Pierre Mendès France et l'émancipation de nos anciennes colonies d'Afrique Noire. Deux siècles de présence française outre-mer se refermaient dans la douleur, le chagrin et aussi l'espérance. Notre armée en fut traumatisée et il fallut tout le poids du général de Gaulle pour éviter une guerre civile au nom de l'honneur perdu.

Au-dedans, le progrès se développait à un rythme soutenu : la France se modernisait matériellement. L'industrie battait

son plein, le plein emploi régnait, le peuple s'enrichissait enfin.  
Mais, les mentalités restaient figées. Les parents rejetaient Beatles  
et Rolling Stones, s'affusquaient des minijupes, s'étouffaient devant  
l'amour libre, vilipendaient l'avortement, rejetaient les cheveux longs et  
ne juraient que par discipline, famille, patrie.

Le martyr du Vietnam, notre ancienne colonie,  
enflamma une jeunesse éprise de fraternité. La soif d'égalité sociale et  
de liberté individuelle se conjuga, au printemps, pour enflammer  
Mai 68 et appeler à un monde moins convenu, moins hiérarchisé,  
moins régulé. L'amour, la musique et hélas les drogues y trouvèrent  
champ libre. Un système de valeurs s'affaissait, un nouveau  
émergeait. L'utopie gommait la réalité ; le temps libre supplantait le  
travail ; l'extase chassait l'ambition.

En 1973, le choc pétrolier rappela brutalement que nos  
économies étaient fragiles et que notre niveau de vie dépendait du  
pétrole. Peu à peu, l'idée du respect de la nature – l'écologie – fit son  
chemin, et, même si nous étions très imprégnés de l'idée que  
l'industrie restait le socle de l'emploi pérenne, nous fumes peu à peu  
amenés à conclure que la nature, si elle était oubliée ou violée,  
finissait par se venger. Et, si les écologistes de chambre nous  
agaçaient par leur refus brutal de l'économie lourde, ils finirent par

imposer – ce n'est pas leur moindre mérite – l'idée que l'homme, en  
saccageant l'environnement, détruisait son avenir.

Le paysage politique en fut bouleversé. Désormais,  
alors que le chômage galopait pour atteindre trois millions, la droite  
et la gauche cessèrent d'être des monolithes uniquement opposés sur la  
question sociale, en conservateurs et progressistes. Deux  
questionnements fondamentaux vinrent brouiller les lignes de clivage  
traditionnel : la politique peut-elle résoudre le problème de l'emploi ?  
Peut-on continuer à faire de notre planète une gigantesque poubelle ?  
De ce point de vue, les politiques gouvernementales, de droite ou de  
gauche, échouèrent. La politique fut, peu à peu, désacralisée ; chacun  
sentant bien qu'il ne suffisait plus de décréter une politique à Paris  
pour que le problème fut résolu.

### *Aujourd'hui...*

La décentralisation de l'Etat colbertiste initiée par F.  
Mitterrand et G. Defferre fut en 1983/85 assurément un grand  
bond en avant ; communes, départements et régions investirent alors là  
où l'Etat avait failli : Lycées et collèges furent rénovés ; les centres  
bourgs embellis ; le chemin de fer réhabilité ; le soutien social affermi.  
Mais, cette bouffée d'air par le bas ne fut pas relayée par le haut,  
l'Europe. Celle-ci, même porteuse de souffle internationaliste, menait

*une politique illisible pour le peuple. Celui-ci, malgré le symbole de l'euro, la monnaie commune, perçut surtout qu'elle favorisait l'augmentation des prix et finit par rejeter, non son principe, mais sa bureaucratie anonyme, son déficit démocratique et un chantier inachevé depuis quarante ans. C'est le sens profond du non au Référendum de 2004.*

*Et pourtant, la chute du mur de Berlin, c'est-à-dire l'effondrement de la dictature soviétique, avait apporté un souffle salutaire : la réunification des deux Allemagnes, la fin de la terreur nucléaire, l'émancipation de l'Est européen suscitait un intense espoir. L'Europe, en s'élargissant, pourrait développer sa richesse, relancer sa progression et devenir la première puissance mondiale.*

*En réalité, nous avions tous oublié, riches que nous sommes dans un monde pauvre, que nous ne pouvions pas créer une citadelle libre et riche dans un monde pauvre, ayant faim et rongé par le sida.*

*Sur le pourtour de la Méditerranée, les plus déshérités ou les plus débrouillards n'eurent qu'une envie : venir habiter en Europe, et en France ou en Angleterre où la tradition d'accueil est normalement plus ouverte qu'ailleurs ; et si nos anciens compatriotes de l'Empire français, d'Afrique Noire ou du Maghreb avaient*

*quelque droit à faire valoir au nom de l'Histoire, d'autres peuples, par exemple Turcs, n'hésitèrent pas à venir en France pour y trouver les moyens d'élever leur famille. Petit à petit, notre tradition droit-de-l'homme trouva sa limite avec la nouvelle situation engendrée par une économie moins riche, et par l'afflux d'immigrants dont nous ne connaissons pas bien les coutumes.*

*Progressivement, nous perdîmes, sous le coup d'une peur qui ne s'avouait pas, notre grandeur d'âme, et nous en vîmes à penser que ces migrations allogènes menaçaient notre emploi, notre sécurité, notre moi intime. La raison et le cœur cédèrent le pas à l'instinct et la passion. Le racisme, sans crier gare, s'installa subrepticement en nous, et une part de notre société tendit l'oreille à un talentueux démagogue Jean Marie Le Pen et aujourd'hui sa fille ; croyant qu'il suffit de fermer nos frontières qui d'ailleurs n'existent plus, pour résoudre le chômage qui nous détruit.*

*Pire, enfants de la République qui a institué en 1905 la séparation de l'Église et de l'État, nous en venons à jeter par-dessus bord le bien le plus précieux qu'un siècle de combats nous a légué : la Laïcité, cette belle philosophie qui postule le respect des autres, des autres peuples, des autres religions. Et ce n'est pas parce que des fanatiques brandissent l'étendard de l'Islam, qu'il faut*

*mépriser tous ceux qui exercent leur croyance. Il faut sauvegarder cet héritage.*

*Aujourd'hui, nous sommes à la croisée des chemins : un monde ancien est en train de disparaître, laissant des regrets, des mélancolies, des nostalgies ; un monde simple, parfois rude, mais à dimension humaine. Un autre est en train de naître, à l'échelle mondiale, tournant sur lui-même à vive allure, au gré des gadgets matériels sans cesse renouvelés, dévorant tout cru idoles furtives et icônes fugaces, sacrifiant le fond à la forme, et adorant par-dessus tout, l'argent roi, maître de tout, l'argent nomade, l'argent sans foi ni loi.*

*De ce mouvement vibrationnaire abrutissant, surgira néanmoins, je n'en doute pas, un nouveau monde plus apaisé, plus maîtrisé, plus contraignant aussi. Nos enfants auront l'imagination et la force de l'accoucher. Mais, en attendant, notre génération a la redoutable responsabilité d'assumer la transition entre ces deux civilisations qui s'entrechoquent.*

*C'est tout le sens de notre destin. C'est tout le sens de mon engagement. Et c'est la raison pour laquelle j'ai l'honneur, ici, dans notre ville, Romorantin-Santhenay de demander modestement,*

*en votre nom, d'apporter ma pierre à cette œuvre.*

*Lettre à mes concitoyens*

*Jeanny LORGEUX*

*Maire*

*Conseiller Général*